

Abiel

Les baignets de ma mère sentaient si bon que tout le quartier venait taper à la porte pour les goûter. C'était à Asmara. Un jour j'espère les goûter encore.

Tu risques ta vie pour sauver ta vie... Et les gens nous regardent nous noyer dans la mer en Italie.

Si c'était leur famille, ils filmeraient aussi les naufrages?

ከበል

Abiel Fanus, 19 ans, Érythrée

MAMA

ne pleure pas

ጠመዳው ሰው

J'avais un stylo. Pendant mon voyage, je notais le nom des villes, mes passages, des descriptions aussi. Par exemple, les Touaregs sont habillés bizarrement, couverts sur tout le corps. Mais ils m'ont tout pris, le stylo, mes notes et aussi mes papiers d'identité. Tout brûlé.

Comme le dit l'adage peul, «on ne peut pas lire dans le noir, mais si c'est écrit noir sur blanc, on peut y arriver».

Mamadou Sow, 18 ans, Guinée-Conakry

Ici c'est pas l'Éthiopie, je peux parler comme je veux, mais je peux faire quoi, vivre comment ? J'ai étudié le management, je suis diplômée, mais je n'ai pas le droit de travailler. J'ai eu des décisions négatives, je reçois l'aide d'urgence. Je vis dans un foyer, des foyers. Depuis cinq ans.

ኒጊስጊ ጊዝጊ

Tizalu

Tizalu Mingst, 30 ans, Éthiopie

የደጋጋት ቀንና ተለብቆባል።

Je suis là, mais demain n'est pas sûr.

les clefs de ma vie elles sont cachées.



Dire et écrire, éclats de vie

Des jeunes, entre 17 et 32 ans, femmes et hommes en devenir, qui sont venus de loin, de Guinée ou d'Érythrée, d'Afghanistan ou de Syrie. Dans l'atelier d'écriture qu'elle a animé à la Ferme des Tilleuls à Renens, Sonia Zoran les a écoutés parler de leur vie, là-bas et ici, de leur voyage, qui a duré parfois des années, du présent souvent précaire et du futur incertain. Elle raconte comment leurs paroles affleurent, entre doute et espoir.

SONIA ZORAN

«Moi j'écris pas.» Il sourit, tranquillement assis, le jeune pharaon en survêt blanc. Coupe géométrique, cheveux taillés en tiare dansante qui s'élançait vers le ciel.

«Non mais c'est vrai Madame...» Il est pourtant venu s'installer à la table de l'atelier d'écriture. Et il parle, calmement, précisément. Pour raconter son départ d'Érythrée, à 15 ans, en 2015, avec un copain, sans avertir ses parents. Même pas sa mère, la reine des croissants façon Asmara. Un homme leur avait prêté la pire, l'armée, la prison, aux gosses rassemblés le soir sur le terrain de foot. Alors ils sont partis, lui et son copain, sans savoir où, au-delà du Sahara.

«Tu risques ta vie pour sauver ta vie... et tu arrives en Libye. Puis les gens nous regardent nous noyer dans la mer en Italie. Si c'était leur famille qui mourait en mer, ils filmeraient aussi?» La vie et ses ellipses. Cinq ans après la grande traversée, Abiel mêle ses souvenirs aux naufrages à répétition qu'il voit à la télévision.

Son français est sans accent et il repère, même à l'envers, une erreur dans son nom.

Comment faire? Je lui propose d'écrire comme il parle, sans penser à l'orthographe et la grammaire, ou dans sa langue, s'il préfère. «Je ne peux pas, il y a un truc qui ne va pas entre l'écriture et moi. Même en tigrinya.» Ses copains du foyer, venus avec lui aux Tilleuls, opinent sans se marrer. «C'est entre ma tête et ma main, ça ne passe pas. Je suis allé à l'école, seulement ici, jamais petit. Je ne sais pas pourquoi mais ça n'entre pas.» Écrire son nom et son âge alors? Abiel, 19 ans. Dans les deux alphabets. Il dessine des lettres séparées, aux allures d'églises. «On m'a dit que si l'on ne sait pas écrire, ce sera difficile de trouver un métier... Comment faire?»

Mamadou, lui, écrit. Beaucoup. «En fait, j'écrivais, avant.» Il se penche pour attraper une nouvelle feuille. «Je suis parti avec mon stylo. Un stylo comme tous les stylos qui me

permettait de mentionner chaque passage d'un endroit à un autre, de mémoriser les villes ou les villages, mentionner quelque chose juste pour ne pas oublier. J'ai noté des descriptions aussi, des personnages: par exemple, les Touaregs qui sont toujours habillés bizarrement, eh bien, ils sont couverts sur tout le corps. Et puis je pouvais communiquer avec la famille ou bien calculer ce que j'avais...»

Un voyage de près de deux ans, depuis la Guinée-Conakry, pour arriver en Suisse à 15 ans, en 2017... Il voulait se souvenir Mamadou. Lui qui voulait étudier. «Dans une école privée, parce que sinon chez nous on n'apprend pas assez!» Mais son père l'a placé un temps à l'école coranique: «Il n'avait plus de moyens. Il était un marchand et son magasin a été incendié.» Mamadou Sow a fui, l'école coranique puis le pays.

Il voulait se souvenir, il n'a rien oublié, «mais j'ai perdu mes écrits». C'était dans le désert: «Les Touaregs m'ont tout pris, papiers, habits, stylo, ils ont tout brûlé.» Est-ce pour ça que Mamadou est d'abord venu voir, observer, écouter l'atelier d'écriture? Pour repartir, sans s'asseoir, disant qu'il reviendra, sans revenir. Puis, le dernier jour le voilà. Casquette noire et blanche, sweat noir avec des roses rouges. Sombre, sans jeu de mots, très mince, tendu. Il arrive avec de la musique et son ampli. Arrête la musique. Et s'y met, en commençant par l'histoire de son stylo.

Il parle aussi. De son père, opposant peul en Guinée, qui vient d'être tabassé. «Bras cassé, fractures à la tête et aux côtes, ça m'énerve trop!» Il montre la photo d'un homme battu, dans son téléphone. «Ils nous persécutent et disent que tout va bien, rien ne va.» Ils? «Oh Madame...» Ne pas l'énerver, il paraît qu'il ne faut pas énerver Mamadou Sow. «Je lui ai dit d'arrêter la politique mais il ne veut pas m'écouter, mon père. À chaque fois les militaires arrivent et cassent tout.»

Mamadou regarde souvent de biais, comme s'il se méfiait, des coups d'œil rapides ou appuyés. «Là, je vais un peu mieux, ça va, quoi. Mais quand ils ont refusé ma

demande d'asile, j'ai dû arrêter l'école, j'étais trop mal. J'ai même arrêté le foot. C'était l'angoisse totale.» Regard de face. Mamadou se bat. Avec les yeux. Avec les mots. Grâce à un recours du Saje [Service d'aide juridique aux exilés], il a reçu un permis F humanitaire: «Oui c'est bien mais ce n'est pas une vraie pièce d'identité, il peut être repris à tout moment ce permis!» Intelligent et révolté, Mamadou essaie d'y croire, au moins un peu, cherche une place de préapprentissage. Si possible en électricité. «Et peut-être que je vais reprendre le foot...»

Et s'il écrivait son histoire? Pour dire ce qui bouillonne en lui et le fait parfois exploser? «Pour l'instant je n'ai pas réécrit vraiment. Pas depuis que les Touaregs m'ont pris mon stylo, mais j'aimerais bien le faire... C'est vrai qu'il y a un adage peul qui dit: «On ne peut pas lire dans le noir, mais si c'est écrit noir sur blanc on peut y arriver...»

Ils croyaient fuir, ils sont entrés dans un tunnel. Parfois, une porte s'ouvre, parfois elle se referme.

«La vie c'est comme la marelle. On veut avancer. Parfois on tombe et on recommence. Et on tombe encore, mais on recommence. Jusqu'à ce qu'on réussisse.» À côté de sa phrase, Haben esquisse une marelle, en double échelle, comme celle qu'elle traçait, enfant, dans la terre du village. «Toute petite, à 5 ou 6 ans, je parlais toute la journée, jouer avec mon amie, au retour, ma mère se fâchait, parfois elle me frappait. Mais je repartais.»

Absence, présence. Tomber, recommencer. Résister. «Mon père était militaire, il ne l'a pas choisi.» Il entrait deux mois tous les deux ans. À 10 ans, Haben décide de partir. Ses deux sœurs aînées sont déjà enrôlées dans les troupes érythréennes.

À 21 ans, elle commence un apprentissage de coiffeuse en Suisse. Après deux décisions négatives et deux ans à l'aide d'urgence. Son statut est plus que précaire. Elle est gracie, semble fragile, tellement. Mais pas seulement.

Haben veut apprendre à nager: «En Afrique, souvent, les filles elles ne savent

La marelle c'est comme la vie, tu veux avancer et tu tombes. Alors tu recommences. Et tu retombes. Et tu recommences.

peut-être de suis ici

Jusqu'à ce que tu réussisses.

Haben Issak, 21 ans, Érythrée

pas nager et je ne suis pas d'accord avec ça. J'imagine que ça fait du bien de savoir nager... En piscine eh!, ou au lac, jamais en Méditerranée.» Pour elle la Grande Bleue est foncée comme la nuit. Mais un jour, elle apprivoisera l'eau. Et de sa main aux ongles rouges, vernis de toutes les nuances de rouge, elle écrit son nom. «Haben, ça veut dire fiereté!»

Tizalu, ça veut dire penser beaucoup. «Ma mère, enceinte elle pensait beaucoup.» Tizalu aussi. Au point d'avoir souvent mal à la tête. Elle parle, doucement, c'est presque un murmure. D'une vie comme prise au piège. Passionnée de politique, «j'ai commencé à 14 ans, on collait des affiches», elle voulait s'engager, «changer l'Éthiopie». Fille d'un professeur de chimie, elle a étudié et renforcé ses convictions. «La police a menacé mon papa, ils lui ont dit: «Calme ta fille!»

Tizalu a 24 ans quand elle quitte le pays. Diplômée en management. À 30 ans, ses demandes d'asile et recours refusés, elle vit en foyer, à Écublens et survit avec l'aide d'urgence. «Les autorités suisses ne m'ont pas cru, ils trouvaient que j'étais trop jeune pour avoir fait de la politique.» Tête baissée, elle se met à dessiner. Une clef, à l'ancienne, ronde avec une jambe. «Maintenant je fais quoi? Ici ce n'est pas l'Éthiopie, je peux parler comme je veux, mais je peux vivre comment? Ici ce n'est pas le droit de travailler. Je suis là, mais demain...» Derrière ses lunettes, un visage de petite fille et d'intellectuelle. Elle écrit: «Les clefs de ma vie,

elles sont cachées, je ne sais pas où. Je les cherche toujours.»

Tigist et Tizalu sont amies. Elles sont assises côte à côte, mais à distance. Penchées sur leur feuille, elles ne se parlent pas. «J'ai perdu ma vie ailleurs. Je ne sais pas où... peut-être ici!», écrit Tigist. Les mots surgissent et se répondent. D'un jour à l'autre, d'un monde à l'autre.

Cet atelier devient un voyage au long cours. Et Tigist se lance dans un inventaire à la Prévert. Sa montre, tant aimée, noire et dorée, offerte par sa sœur. Mais aussi, la place Arat Kilo, à Addis-Abeba, «une sorte de Riponne», où elle l'a perdue la montre. Ras Dashan, le plus haut sommet d'Éthiopie, «j'aime les montagnes, mais j'ai le vertige». Et Aksum, un endroit avec des sortes d'obélisques. Et Barhein, où sa sœur est partie voici treize ans, «elle fait des massages». Puis Bonn, où serait son frère, après des années en Amérique.

En Éthiopie, Tigist, diplômée en informatique, travaillait dans une fabrique de matelas, pour la gestion des stocks: «Data encoder vous connaissez?» C'était il y a longtemps. Arrivée en Suisse en 2013, elle vit depuis 2015 avec l'aide d'urgence, en admission provisoire. Et loge toujours en foyer à Yverdon, à 32 ans: «Je n'ai pas de chez moi.»

Cheveux en papillotes fines, t-shirt avec une rose et un papillon. Je la regarde écrire: «Mon espoir c'est de vivre». Ne pas lui parler de bonheur, sinon elle pleure. «Je veux revoir ma mère, ma sœur...» Elle écrit encore:

Ma Montre.♥

J'aimerais être un arbre pour avoir des racines partout. Et que l'on vienne s'asseoir vers moi.

Mon espoir, c'est de vivre!

J'ai perdu ma vie ailleurs. Je ne sais pas où... Peut-être ici.

«Tigist, ça veut dire patience»

Tigist Girmachew, 32 ans, Éthiopie

«J'aimerais être un arbre pour avoir des racines qui vont partout.

Être un arbre telle une maison, avec les bras ouverts

Quand il fait chaud, quelqu'un vient s'asseoir vers moi

Quand il pleut, je le protège de la pluie.»

Nabaie sinta lado mango. Sous le mangui. Cambai dessine de grandes et puissantes lettres rouges pour dire dans sa langue ce souvenir qui le fait sourire. «Dans mon village, quand il faisait beau, on allait avec ma mère et mes frères et sœur cueillir des mangues. On les mettait dans de l'eau pour qu'elles restent fraîches et on s'asseyait au pied de l'arbre. Pour se raconter de petites histoires.»

Il a le visage rond d'un enfant, peut-être le même que celui de ses 14 ans, quand il est arrivé en Suisse, seul. «Je viens de finir l'école obligatoire.» À 17 ans, il faudra penser à... quoi? Trouver un apprentissage, quitter le foyer des mineurs non accompagnés de Bellevaux. Il se verrait vendeur à la Migros. Mais dans les yeux de Cambai, il y a encore des manguiers et des routes de terre, des frères et des sœurs, des jeux à retrouver et des histoires qu'il ne raconte pas.

Écouteurs sur les oreilles, un serpent noir et blanc sur son bandeau vert, Cambai écoute du rap ou des versions ondulantes de Guinée-Bissau. Il veut réécrire ses mots, que ce soit beau. «Les couleurs du voyage? Jaune et sable, comme le désert. Noire la mer.» Mais turquoise la piscine, dont il rêve, avec une maison, à Bissau, la capitale. «J'aimerais me marier et avoir trois

enfants. Non je ne sais pas nager, pourquoi? Elle est drôle votre question.»

Mamadou Diallo se marre. Lui, il rêve d'une Ferrari. Mais pas seulement: «J'aimerais habiter au bord du lac, avec un petit jardin pour faire des grillades. Et m'intégrer dans la politique! J'aime bien la politique en Suisse, j'aime bien voir comment ça fonctionne.» Sa Guinée à lui est celle de Conakry, celle du rappeur Djanii Alfa, des barrages sur la route Le Prince, la voie rapide, celle des checkpoints, des arrestations et des manifestations. Mamadou signe son nom comme un graffeur. À 17 ans, il parle quatre langues et sème les mots à la volée. Le voyage? «Moto, bateau, voiture, bus, passeport. Route, pont, frontière. Chameau, requins. Ou dauphins... ou baleines, je ne sais pas. Et riz, pommes chips, eau, orange.»

Pour son histoire, il faudra du temps, pour dire ou écrire les années avec son père, dans une ville minière, puis avec son frère, dans la capitale. Politicien engagé dans le parti des Peuls, menacé, le grand-frère décide de partir en famille. Il est arrêté à la frontière du Mali. Mamadou continue avec sa belle-sœur, puis seul. Que raconter aujourd'hui?

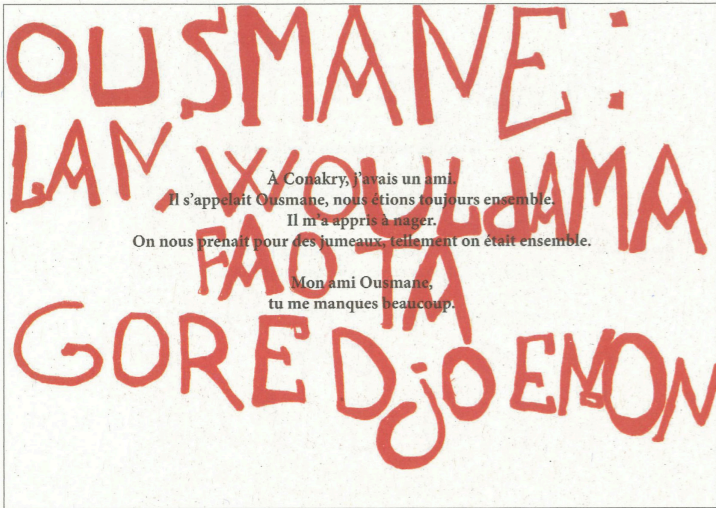
Tout à coup, il a trouvé: «J'aimerais écrire juste une phrase. En grand. J'avais un ami qui était tout le temps avec moi, on nous prenait pour des jumeaux. On allait à la mer, il m'a appris les vagues. Ma phrase ce serait: «Ousmane, mon ami tu me manques beaucoup.» Mamadou prend le gros stylo, comme pour la carte des Merveilles. «Je le fais aussi dans ma langue, même si elle ne

NABAIE SINTA LADO MANGO

Dans mon village en Guinée, quand il faisait beau, on partait avec ma mère et mes frères et sœur cueillir des mangues. On les mettait dans de l'eau pour qu'elles restent fraîches et on s'asseyait sous le mangui. Pour se raconter de petites histoires.

Plus tard je voudrais avoir une maison avec piscine dans la capitale, me marier et avoir trois enfants. Non je ne sais pas nager, pourquoi? Elle est drôle votre question, madame.

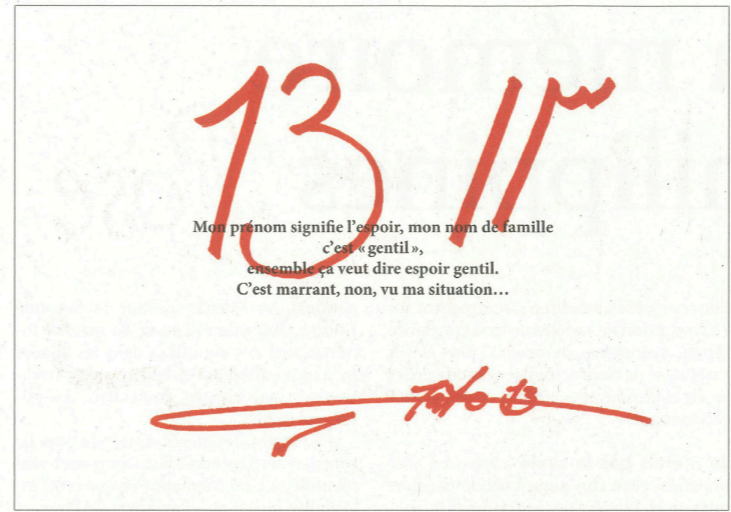
Cambai Ouebe, 17 ans, Guinée-Bissau



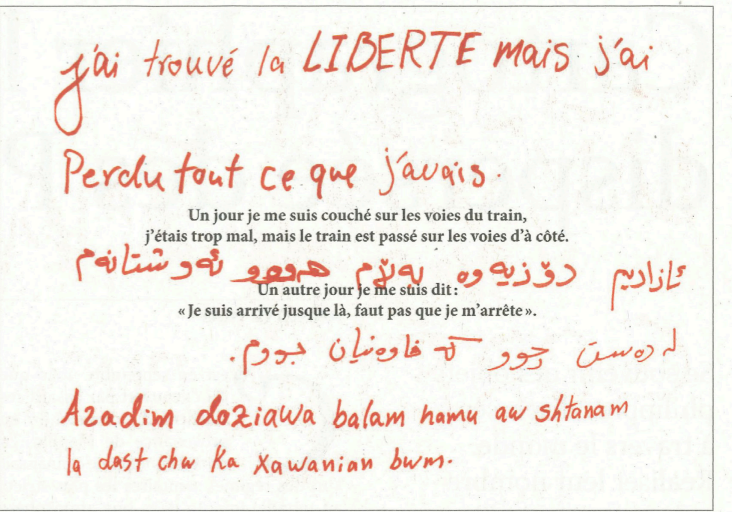
Mamadou Diallo, 17 ans, Guinée-Conakry



Nazifa Akhtari, 18 ans, Afghanistan



N° 13, 21 ans, Kurdistan irakien



N° 13, 21 ans, Kurdistan irakien

s'écrit pas vraiment. Ousmane: Lan, wou-lama fao ta gore djoemon.»

Il était une fois Le village rose... Longs cheveux ondulés et longue jupe verte, deux fines tresses en couronne, sourire immense, yeux intenses, Nazifa, 18 ans, est une apparition. Avec un masque anti-Covid sur le menton.

Tout de suite, elle sort sa trousse d'écolière, ses feutres. «Je peux commencer à écrire?» Elle prend plusieurs feuilles, ne s'arrêtera plus. Un sujet par page: vocation, elle veut devenir psychologue pour enfants, convictions et échappées belles. Avec ce conte: Le village rose. Karya-Globi. Un village dans lequel se promènent des habitants colorés: «Il y a des filles avec des robes rouges, orange, violettes ou couleur du ciel.» Et des gens de tailles différentes: «Un homme gros, très drôle, fait rire tout le monde, à chaque fois qu'il marche, il efface ses pas.» Il y en a des maigres, ou secs, avec ou sans chapeau, bleu, vert ou rouge. Certains sont habillés de paillettes, d'autres simplement. «Le meilleur laisse des traces de pas qui brillent comme le soleil.» Et puis il y en a un, un seul, bleu avec une petite fleur, qui est perdu en Suisse. «Il aimerait retrouver le village rose.»

Nazifa est arrivée en Suisse en 2018 avec sa grande sœur et son petit frère. Leur père les a rejoints quelques mois plus tard. Ils vivent ensemble à Bussigny, loin du village rose. «Ce village, c'est un petit sac, resté dans l'armoire de ma chambre, en Afghanistan. Depuis que j'étais petite, chaque année, à la fin de l'année scolaire, on en recevait un, si

on était dans les meilleurs. Mon frère nous en offrait aussi. Je les ai tous gardés. J'avais plus de 230 stylos quand nous sommes partis. Il y a une semaine j'en ai reçu encore un de ma professeure, ici en Suisse. J'espère qu'un jour il rejoindra les autres, à Kaboul.»

Pendant que Nazifa écrit, Sajida, sa grande sœur, dessine. Précisément, très précisément. Sa propre main, avec les points et fleurs, tracés par sa mère à la fin du ramadan. «J'étais si fière, je parlais les montrer aux copines, aux voisins.» Sajida a les yeux brillants, mais autrement que ceux de Nazifa. Pour elle, à 23 ans, la séparation, la déchirure, est venue à un mauvais moment, si l'on ose penser qu'il peut en être autrement. Elle était déjà sage-femme, quand elle a pris la route, quand ils ont pris la route, laissant la mère derrière eux: «Nous avons voyagé pendant un an, elle n'aurait pas pu le faire avec nous depuis l'Afghanistan. Elle est malade. Mais si on obtient le permis B, peut-être qu'elle pourra nous rejoindre, en avion.»

Sajida vit de cet espoir. L'espoir de retrouver aussi. Elle cherche un apprentissage en pharmacie ou comme assistante dentaire. «Sage-femme en Suisse, ce sont de très longues études. Je devrais tout recommencer. Mon expérience n'est pas reconnue.» Elle a toujours un souci, des soucis, dans les sourcils. «C'est plus difficile pour moi, peut-être, parce que je suis plus âgée. Sans permis, sans travail, c'est long. Mais la vie c'est comme un examen, on connaît le résultat à la fin. Alors il faut passer à travers, avoir de la patience.»

– Tigist, ça veut dire patience! Les tables dans le jardin de la Ferme des Tilleuls sont longues. Mais les récits se rencontrent. Et Tigist sourit.

«Souvent je n'arrive pas à arrêter de penser. C'est difficile. À Alep, j'allais à la bibliothèque, et puis je lisais Gibran Khalil Gibran. Vous aimez la poésie? C'est si beau. Mais j'ai découvert le crochet et j'adore. Avec un simple fil et un petit crochet tu peux faire des choses magnifiques, un couvre-lit, un sac, des chaussons pour ma nièce. Et dans ma tête, c'est enfin la paix.» Diana parle et tout le monde s'arrête pour l'écouter.

À 32 ans, brune devenue rousse flamboyante, elle rassemble les fragilités et les forces de chacun. Passe d'un souvenir, pas tout à fait dérisoire, «nous allions à la plage à Latakia (Lattaquié), j'avais un maillot bleu et blanc avec des fleurs», à une phrase kalash: «Mon diplôme, it's my gun, mon flingue.»

Son père, menuisier, qui ne savait ni lire ni écrire, mais réussissait en affaires, lui a dit d'aller à l'école. Jusqu'à l'université. Ce père visionnaire est mort en Syrie, il y a neuf ans. Il a pris une balle de sniper aux premiers jours de guerre. Quatre jours plus tard, l'appartement a explosé. «Mon père avait raison. L'argent ne sert à rien, nous n'avons plus de maison, mais ce que j'ai appris je l'ai toujours avec moi. Mon diplôme me protège. Enfin, si j'arrive un jour à travailler ici.»

Diana vit avec sa sœur et sa mère à Bex. Son frère, qui était parti le premier, a réussi à les faire venir, en 2018, quatre ans plus tard. Elles espèrent un permis B. Et en attendant, Diana l'économiste réfléchit à son plan de

carrière. Triple: «Plan A, devenir manager, après avoir été vendeuse chez Benetton, peu à peu m'élever dans une entreprise. Sinon, plan B, ouvrir un magasin pour le crochet. Et plan C, la peinture. Oui, peintre en bâtiment. Ici en Suisse je pense que c'est possible pour une femme.»

Sur l'avant bras de Diana, un tatouage, en anglais: You know my name, not my story. You know what I've done but not what I have been through. (Tu connais mon nom, pas mon histoire. Tu sais ce que j'ai fait, mais pas ce que j'ai vécu).

Lui, c'est sur tout le corps, «des pieds au cœur», qu'il est tatoué. Sur sa peau, un squelette qui danse, un cow-boy tête de mort, une femme avec des serpents. «Je les ai tous faits moi-même les tatouages. Il y a des mots et des phrases aussi.» Comme en lui. Telle-ment. En plusieurs langues, plusieurs strates.

Lui, qui s'appellera N° 13 pour ne pas donner son nom, raconte le voyage et une destinée, qui a tout d'une épopée, du Kurdistan irakien à la Suisse. De la Turquie à la Grèce, puis la Bulgarie, puis de nouveau la Grèce, et l'Italie, puis le renvoi en Grèce, puis encore... Des barbelés, les piques de fer des douaniers, quand il se cache dans des balles de coton. Des prêtres et des passeurs.

Mais les blessures sur la route ne sont rien pour celui qui a fui non seulement la guerre mais un père. Celui qui a perdu plus qu'un pays, son frère. «Mon père était un imam, salafiste, nous étions riches, nous avions un gardien et étions surveillés. Moi

je voulais être tatoueur, propriétaire d'une discothèque et avocat. Ce n'était pas possible. Et puis gay et puis...» Non, son histoire ne peut pas se résumer comme ça. Il faudra la raconter, l'écrire vraiment. Pour l'instant, N° 13 trouve les mots pour exprimer ses déchirements et l'enfer à l'intérieur.

«Un jour je me suis couché sur les voies du train, j'étais trop mal, mais le train est passé sur les voies d'à côté.»

«Un autre jour je me suis dit, je suis arrivé jusque là, faut pas que je m'arrête...»

Il est si fin, si beau, N° 13, incandescent. Il se déplace comme un papillon qui craint le feu, mais la brûlure est en lui. Même s'il a appris à écarter les voix qui le condamnent et ne sont pas ses siennes. Il lui faudra encore du temps, il en a et parle comme un sage, à 21 ans.

«C'est le temps qui va tout changer. J'ai compris que le temps propose des chemins, mais c'est moi qui décide. Avant le confinement j'étais tatoueur et barman, maintenant je pourrai apprendre dessinateur dans un grand bureau d'architecte... quel changement! Je crois au karma et j'aimerais être quelqu'un de bien dans une prochaine vie.»

«Ne croire en rien sauf en l'humanité.» Arash est aussi solide que N° 13 semble fragile. Aux confins de l'intelligence, ils se rejoignent. Chrétien d'Iran, Arash se passionne pour la physique quantique, après un bachelors en mécanique. Et pour la relativité versus l'idéologie. Il écrit vite, longtemps, et fait se rencontrer Marx et Nietzsche mais aussi le safran et le vin d'Iran: «J'en préparais pour ma famille, même si c'est interdit.

100 g de safran pour 100 litres de shiraz, après c'est magnifique.»

Lui aussi a traversé les Balkans en zigzags, son genou a éclaté sous les coups des policiers croates. Renvoyé en Bosnie, il a réussi à retrouver le nord en se dirigeant à la boussole en pleine campagne, avec une attelle de sa fabrication. «Dans les forêts slovènes, j'ai perdu le sac à dos que ma mère m'avait offert. Et j'ai vu deux ours.» À Venise, un agent lui a donné à manger. En lui disant dans quel parc se cacher: «Que voulez-vous les humains sont ainsi. Certains vous aident, certains vous cassent.»

Arash a fui l'Iran après avoir échappé à une tentative d'arrestation. «J'avais un bon poste, ingénieur dans les systèmes de refroidissement, je ne voulais pas partir, mais là... j'étais actif sur les réseaux sociaux. Mon frère aîné a été tué il y onze ans, mon autre frère est parti, il y a dix ans, rejoint par ma mère ensuite, en Autriche. C'est là que je voulais aller, mais le train passait par la Suisse et les policiers m'ont envoyé à Neuchâtel.» Ici aussi Arash accepte les zigzags: «La Suisse m'a très bien accueilli, mon genou a été opéré, réparé. Je suis très reconnaissant.» Même si...: «Je crois que j'ai la «mélancolia», je ne suis pas très heureux. En fait, je ne fais pas grand-chose, c'est peut-être pour ça. J'apprends juste un peu le français. Je suis allé à l'EPFL, ils ont regardé et apprécié mes diplômes en mécanique des fluides. Mais ils ont dit qu'avec un permis N rien n'est possible. Alors j'attends la décision fédérale.»

Et Arash écrit: «Toute vérité est relative mais je ne doute pas du safran.»

Cartes et texte sont des échos de l'atelier d'écriture animé par Sonia Zoran à la Ferme des Tilleuls, à Renens, en juillet 2020. C'était en amont de Checkpoint, exposition collective et transdisciplinaire, résultat d'une carte blanche proposée à François Burland.

Checkpoint Ferme des Tilleuls rue de Lausanne 52 à Renens jusqu'au 20 juin

En marge de l'exposition:

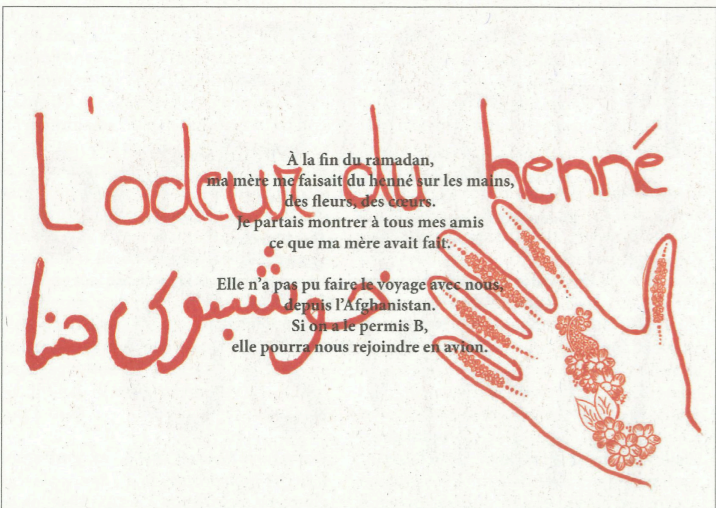
jeudi 10 juin à 20h projection du film Seuls ensemble, de Sonia Zoran et Thomas Wüthrich

vendredi 11 juin à 20h soirée littéraire «Éclats de vie» lecture et discussion

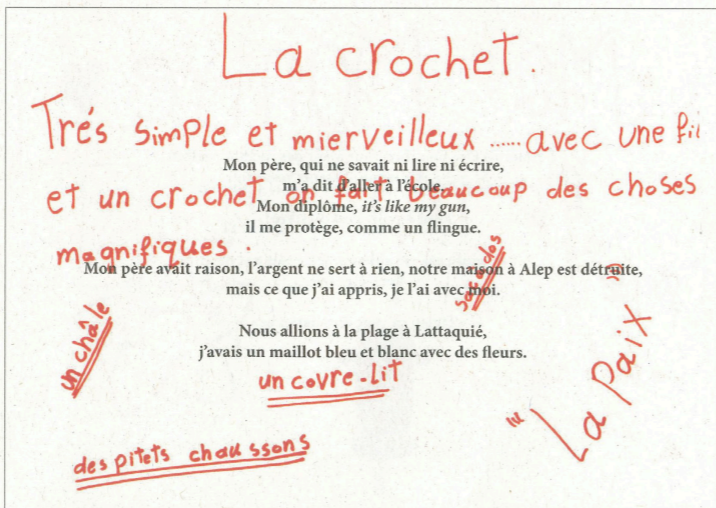
fermedestilleuls.ch

«Dire Écrire Éclats de vie» rassemble, dans une enveloppe en pergamine, les quinze cartes présentées en ces pages, ainsi que le texte de Sonia Zoran déployé en deux leporelli, dans une création graphique de Pierre Neumann. Édition du Magasin de mots à Chardonne

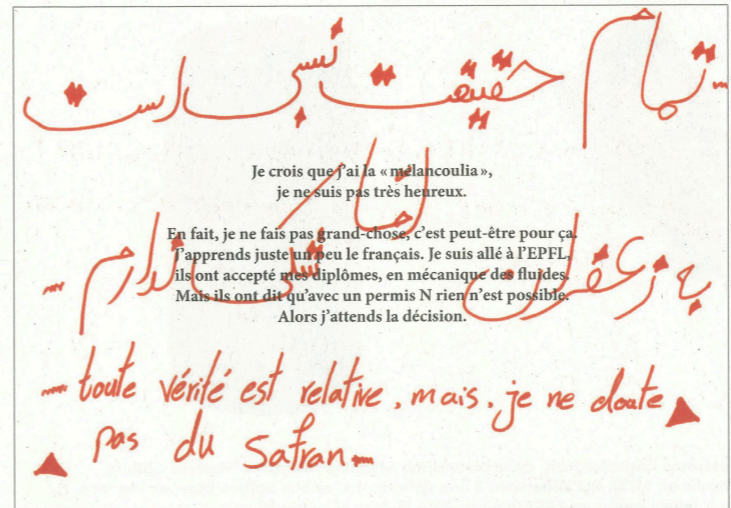
magasindemots.ch/publications



Sajida Akhtari, 23 ans, Afghanistan



Diana Maatouk, 32 ans, Syrie



Arash Ashrafzadniek, 26 ans, Iran

